

LA TURQUIE ET L'EUROPE

Coskun ÜÇÖK

La Turquie fait aujourd'hui partie du Conseil de l'Europe; elle est aussi membre de l'OTAN et, par là, de la Communauté européenne de Défense. Mais la Turquie est-elle vraiment un pays européen? Pour répondre à cette question, il faut d'abord déterminer le sens géographique du terme "Europe". Ouvrons un dictionnaire moderne. Nous y lisons ceci: "L'Europe est, à proprement parler, une grande presqu'île à l'ouest de la masse continentale asiatique; ses côtes présentent de nombreuses découpures. En conséquence de leur situation étroitement associée les deux continents portent aussi en commun le nom d'Eurasie. On considère traditionnellement comme limites séparant l'Europe de l'Asie: les monts Ourals, le fleuve Oural, la mer Caspienne et la dépression du Manytch en Caucase du Nord. Du reste de l'Asie antérieure, d'une part de l'Afrique, de l'autre, l'Europe est séparée par la mer Noire, les détroits du Bosphore et des Dardanelles qui comprennent entre eux la mer de Marmara, ainsi que par la mer Méditerranée, s'achevant au détroit de Gibraltar." Ainsi, tandis que les autres frontières de l'Europe sont dessinées par la mer et par des détroits, sa frontière orientale suit un tracé entièrement arbitraire, c'est pourquoi elle n'a pas toujours été prise au sérieux au cours de l'histoire. Ce que nous en disons là s'applique en particulier à la section qui suit la dépression du Manytch. Ouvrons un vieil Atlas, d'abord, par exemple, de mille neuf cent: nous serons surpris d'y trouver parfois les territoires russes à l'ouest des monts Oural et de la mer Caspienne, présentant la même teinte que l'Europe. Ainsi, certains géographes ont considéré les provinces orientales de la Turquie actuelle, qui portent les noms de Kars et d'Artvin, comme faisant partie de l'Europe; mais lorsque ces territoires firent retour à la Turquie à la fin de la première guerre mondiale, ils redevinrent asiatiques. Laissons donc les frontières

orientales de l'Europe à leurs fluctuations: une chose est néanmoins certaine, à savoir que la Turquie moderne s'étend aussi bien en Asie qu'en Europe, encore que sa partie européenne soit beaucoup plus exiguë que sa partie asiatique.

L'Empire Ottoman lui même fut fondé dans le coin nord-ouest de l'Asie mineure, d'où il s'étendit d'abord dans l'Europe du sud-est, puis en Asie et en Afrique. Par conséquent, l'empire Ottoman fut longtemps une puissance européenne, au sens géographique du terme; c'est pourquoi la grande et célèbre oeuvre de l'historien allemand Zinkeisen, oeuvre malheureusement négligée en Turquie, porte le titre de "Histoire de l'Empire Ottoman en Europe".

Je viens de dire que l'Empire Ottoman a été une puissance européenne au sens géographique du terme. C'est dire que, pour les Turcs, l'Europe géographique a moins d'importance que l'Europe morale. Le fait est que le terme "Europe" désigne pour eux une certaine culture, un ensemble d'idées nettement définies. Posons, par exemple, à un Turc revenant de Grèce ou de Yougoslavie, la question de savoir où il a été, il ne répondre jamais: "En Europe". Il dira "En Grèce, ou en Yougoslavie". Nous pourrions ainsi facilement constater que, dans l'esprit d'un Turc, l'Europe commence environ là où finit, aujourd'hui, le Rideau de Fer, Berlin et l'Allemagne de l'Est naturellement exceptés.

Le mot "Europe", en Turc, n'est guère un concept géographique: au contraire, il correspond exactement à l'Occident des Occidentaux.

La civilisation, historiquement, est née en Asie et sur les côtes de la mer Méditerranée, a fleuri dans ces pays, puis s'est répandue de là sur le monde entier. La civilisation égyptienne elle même, quoique sise en Afrique, n'en est pas moins asiatique. Mais, dès l'antiquité, on distinguait une civilisation européenne d'une civilisation asiatique; un mode européen de pensées et de conceptions, du mode asiatique; un monde spirituel européen de ce qui lui correspondait en Asie; bref, on distinguait l'Occident de l'Orient. Pour concevoir *grosso modo* cette différence, jetons les yeux sur un relief d'Asie Antérieure et sur un relief grec. Sur le premier, nous verrons, par exemple, un monarque assis sur son trône, occupé à faire crever les yeux à ses ennemis,

ou une divinité effroyable à hideuse forme humaine ou animale; l'autre nous offrira soit des muses dansantes, soit des dieux ou déesses à forme humaine et d'une beauté resplendissante. Nous pouvons affirmer sans hésiter que la façon de penser, les biens spirituels des deux civilisations répondent eux aussi exactement à ces reliefs. D'ailleurs le bord occidental de l'Asie Mineure a appartenu pendant un certain temps à l'Occident.

Au moyen âge cette distinction tend à s'effacer. Disons mieux: si une différence subsiste encore, elle est à l'avantage de la civilisation asiatique. En effet, les philosophes musulmans de l'époque tentent justement de transmettre à la postérité la pensée de la Grèce. Mais ces tentatives n'aboutirent pas, du moins, en ce qui concerne l'Asie.

Alors commence avec la Renaissance et, à sa suite, la Réforme et le siècle des lumières, une ère nouvelle pour l'humanité. Désormais, les sphères de développement et de rayonnement des civilisations occidentales et orientales se délimitent et s'opposent nettement: l'Asie reste toujours l'Asie et demeure encoeurbée dans le moyen âge, tandis qu'une grande partie des territoires où jadis, dans l'antiquité, avait fleuri la civilisation occidentale, la Grèce, la côte occidentale de l'Asie mineure et les côtes orientales et du sud-est de la Méditerranée, appartiennent maintenant à l'Orient; quant à l'Europe occidentale, elle devient le centre et l'incarnation de la civilisation occidentale.

L'épanouissement de la nouvelle ère de l'humanisme n'a exercé aucune influence en Europe orientale et en Asie. Le grand empire byzantin lui aussi était une puissance asiatique, encore qu'il ait possédé quelque temps des territoires en Italie et que le droit romain ait été codifié dans la capitale de cet immense monarque. L'empire musulman des Ottomans hérita des possessions byzantines et demeura étranger à l'évolution de l'Occident, quoique, géographiquement limitrophe de l'Occident.

La division de l'évolution historique en périodes appelées le moyen âge et les temps modernes avait un sens pour l'Occident. L'empire Ottoman, fondé dans les derniers siècles du moyen âge, triompha de l'Europe, tant que tous deux vécurent dans la même période historique et que l'empire Ottoman par son irréprochable organisation féodale, maintint sa supériorité à

l'égard de l'Europe féodale. A l'avènement en Occident de l'ère nouvelle, alors que la féodalité européenne agonisait lentement et que les guerres de religion tiraient à leur fin, l'empire Ottoman se vit en face d'un monde sprituel et politique hostile, présentant, ne fût-ce qu'en direction du sud-est, un front unique, un monde aux acquisitions techniques auquel il n'avait aucune innovation équivalente à opposer, d'autant plus que son organisation féodale dégénérait progressivement.

Cet empire Ottoman était une monarchie musulmane, mais en même temps une monarchie chrétienne-orthodoxe. Sans doute sa population chrétienne orthodoxe ne gouvernait-elle pas, étant, au contraire, gouvernée, mais, du moins, ces peuples-les orthodoxes russes exceptés- avaient-ils été réunis pour la première fois au cours de l'histoire, sous un même pavillon, sous la domination ottomane. Aux longues luttes des Slaves orthodoxes entre eux et contre l'empire Byzantin, la fondation et l'extension de l'empire Ottamen avait mis un terme. C'est ainsi que ce que l'on pourrait appeler une "Pax Islamica" régna longtemps parmi les chrétiens orthodoxs. Ces chrétiens n'appartenaient pas à l'Occident et demeurèrent, comme l'empire Ottoman, étrangers à son évolution jusqu'au moment où le nationalisme issu des luttes déchaînées par la Révolution Française ou né de la Révolution elle même, s'implanta aussi dans les territoires européens de l'empire Ottoman, territoires peuplés de chrétiens orthodoxes. Dans cet empire, ces chrétiens, y compris les chrétiens arméniens-grégoriens et un nombre relativement petit de juifs, avaient vu se concentrer progressivement entre leurs mains, surtout dans les villes et particulièrement les ports, toute la vie économique du pays. Et parmi ces chretiens, un groupe de Grecs habitant à İstanbul le quartier du Phanar, et dénommés pour cette raison Phanariotes, avaient progressivement formé une caste et conquis, dans la hiérarchie gouvernante de la Sublime-Porte de nombreuses positions-clefs: les deux hospodars de la Valachie et de la Moldavie ainsi que presque tous les drogmans de la Sublime-Porte et des légations et ambassades accréditées auprès de celle-ci, se recrutaient dans leurs rangs. C'est uniquement par l'intermédiaire de ses Phanariotes que la Sublime-Porte avait l'occasion d'entrer an rapport avec l'Occident. Mais la Sublime-Porte elle même ne se doutait guère de la nouvelle direction qu'avait prise l'évolution intellectuelle en Occident.

Des nations européennes représentant la nouvelle civilisation, seuls les Français entretenaient avec la Sublime-Porte des relations suivies et amicales. Pour imposer son hégémonie en Europe Centrale, le Roi très chrétien n'avait pas hésité à conclure une alliance avec l'Orient musulman. Grâce aux privilèges économiques et juridiques nés de cette amitié et appelées "Capitulations", la France avait, pour ainsi dire, assumé le rôle de puissance protectrice de l'empire Ottoman décadent, tandis que les autres nations continentales s'efforçaient de le refouler aussi loin que possible en direction du sud-est. Or, par une ironie de l'histoire, ce ne sont, en définitive, pas ces dernières qui ont réussi à chasser complètement l'empire Ottoman de l'Europe géographique, mais bien les idées qui mûrirent en France pendant et après la Révolution. Parmi ces idées, s'est surtout le nationalisme qui, gagnant d'abord les pays balkaniques et plus tard régions arabo-musulmanes de l'empire Ottoman, a puissamment contribué à disloquer cet empire et la monarchie autrichienne, de structure analogue.

Vers cette époque, c'est à dire au commencement du XIX^e siècle, alors que le nationalisme s'apprêtait à envahir, aussi le sud-est du continent, un groupe d'hommes d'Etat ottomans et plusieurs sultans comme Selim III et Mahmud II comprirent enfin qu'il s'était passé en Europe certaines choses, que l'empire Ottoman n'avait pas suivi le mouvement et qu'il fallait qu'il rattrapât son retard. Mais ils ne surent pas comprendre que ce qui s'était accompli en Europe était, au fond, une évolution spirituelle, l'effet conjugué de la Renaissance, de la Réforme, de la Philosophie du XVIII^e siècle et de la grande Révolution française. Ils ne voyaient que ce que l'oeil apercevait, à savoir, la supériorité technique. On s'efforça donc tout d'abord, au bord de la Corne d'or, d'adopter les progrès techniques de l'Europe et l'on commença par moderniser l'armée ottomane. Enfin Rechid Pachâ, l'homme d'Etat qui inspira le firman ou rescrit impérial du Tanzimat (c'est à dire Réforme ou Réorganisation) en date du 3 novembre 1839, fut le premier à s'apercevoir que la supériorité occidentale avait une base intellectuelle et qu'il fallait imiter l'occident non pas seulement dans le domaine technique, mais aussi dans le domaine intellectuel. C'est ainsi que s'ouvrit, dans l'histoire de l'empire Ottoman, une ère nouvelle, qui porte le nom de Tanzimat et marque, à vrai dire, la fin du moyen âge ottoman.

Mais le fait qu'une évolution spirituelle ne saurait s'imiter, et qu'il faut en saisir l'esprit à la source et se l'assimiler par un effort créateur, cela on ne l'a malheureusement pas compris.

Les Français étaient les meilleurs amis de l'empire Ottoman et marchaient alors aussi bien techniquement que, grâce à leur Révolution, intellectuellement, à la tête des nations occidentales. On se mit donc à les imiter. On s'habilla comme eux, on vécut et se comporta en Européens: à la française -*alla franca*; à la franque, comme on disait- on ne recevait ou consultait guère que des livres ou de codes français, on s'adonnait éperdument à l'étude de la langue française. On n'a pas compris qu'il existait en Occident une culture générale, qui était étrangère à l'élite ottomane, et que cette culture s'était fondée à son tour sur une ancienne culture classique. On lut Platon ou Aristote, parce qu'on pouvait se les procurer en français, mais on ne se donna pas la peine d'étudier le grec ou le latin. On imitait tout juste ce qui répondait à un but immédiat; pour tout le reste la tradition était maintenue. Ce dualisme est la marque évidente de l'époque du Tanzimat.

Ce dualisme régnait dans tous les domaines de la vie quotidienne et de la vie intellectuelle: dans les bureaux le fonctionnaire travaillait assis sur des sièges européens, mais rentré chez lui, il s'accroupissait sur son divan ou sofa traditionnel, il refermait un livre français, une oeuvre de Victor Hugo par exemple, pour ouvrir le divan d'un vieux poète turc; il assistait à Beyoğlu (Pera) à un opéra joué par une troupe de chanteurs et de cantatrices, le plus souvent italiens, puis allait à un concert de musique orientale chez lui ou ailleurs; on avait adopté des codes français, mais on continuait d'appliquer les vieux préceptes musulmans allant même jusqu'à les codifier et à les remettre en vigueur; on inaugurait de nouvelles écoles et des établissements destinés à l'enseignement supérieur à l'occidentale, mais les vieilles écoles et les medressés (écoles de théologie) continuaient leur enseignement. Bref on menait une double existence occi-dento-orientale; l'imitation de l'Occident s'accommodait fort bien de la fidélité à l'Orient et renforçât même parfois celle-ci; quelque peu désorienté par les nouveautés, on se cramponnait d'autant plus fortement aux traditions anciennes. L'élite seule d'ailleurs, c'est-à-dire l'armée et les fonctionnaires, faisait bon accueil aux innovations: le peuple n'en était pas affecté, ou les boycottait.

Il y eut cependant au cours de cette époque une période où l'Occident fit bloc aux côtés de l'empire Ottoman contre la pression russe, autrement dit, pour protéger l'Empire contre l'Orient: cette période se place au milieu du XIX^e siècle et coïncide avec la guerre de Crimée, qui avait éclaté à cause des Lieux Saints. On vit alors l'Angleterre, la France et le royaume de Sardaigne-Piémont, c'est à dire l'Italie naissante, combattre avec l'empire Ottoman sur les champs de bataille de la lointaine Crimée. A la conclusion du traité de Paris en 1856, il fut stipulé que désormais la Turquie ferait partie, à égalité de droits, du Concert européen, qui s'était constitué au début du siècle: autrement dit, la Turquie fut brusquement promue, tout au moins politiquement, membre de la communauté occidentale. En réalité la Turquie ne s'était pas encore incorporée à l'Occident et cette décision du congrès de la paix n'avait de sens que sur le papier. Le fait est que bientôt les puissances occidentales recommencèrent avec empressement à se partager les dépouilles de l'Empire.

En dépit des nombreuses amputations qu'il avait subies sous forme de cession de provinces et de constitution de nouveaux Etats indépendants aux dépens de son intégrité, l'empire Ottoman était, comme la monarchie danubienne, qui avait longtemps lutté contre la Sublime-Porte, un Etat essentiellement hétérogène. Le nationalisme gagna de proche en proche tous les peuples qui lui étaient soumis; enfin le peuple turc lui-même s'éveilla au nationalisme. Mais les Turcs étaient contrainints d'imposer un frein à leur nationalisme, car tout excès de leur part dans ce domaine risquait d'ébranler les fondements de leur empire. C'est pourquoi ils durent masquer leur nationalisme sous une idée nouvelle: ils s'évertuèrent, pendant un temps assez court, à créer une nation toute neuve, celle des Ottomans ou Osmanlis. Mais il était trop tard.

Plus profondément que chez les Turcs eux-même le nationalisme s'était implanté chez les autres peuples de l'empire, qui se sentaient entièrement étrangers à lui et par la religion et par l'esprit, et par la race et par la langue. Abstraction faite de tous les autres peuples sujets, les Arabes musulmans eux même avaient désormais acquis de leur arabisme une conscience plus nette que de leur appartenance à la religion musulmane.

Ce fut alors précisément qu'éclata la première guerre mondiale: les Turcs y prirent part comme alliés des empires centraux, étant donné qu'à cette époque se trouvaient au pouvoir des hommes d'Etat qui n'avaient plus, comme autrefois, une admiration sans bornes pour la civilisation française, mais considéraient la civilisation allemande comme supérieure à la française. Cela nous montre aussi que l'on n'avait pas encore bien compris qu'il n'existe pas de civilisation allemande, anglaise ou française indépendante, mais qu'il existe une civilisation occidentale pour ainsi dire générale, dont l'allemande constitue un aspect partiel.

Les empires centraux essuyèrent une grave défaite: l'empire des Ottomans et celui des Habsbourgs subirent le même sort. Les guerres balkaniques et la première guerre mondiale avaient fait perdre à la Turquie les territoires qui la rattachaient comme un pont à l'Autriche, donc à l'Occident. Mais c'est justement alors que la Turquie, cessant de loucher d'un oeil vers l'Occident et de l'autre vers l'Orient, allait se retourner entièrement vers l'Occident.

Des cinq peuples vaincus, les Turcs furent les seuls, moins d'un an après l'armistice, à reprendre les armes contre les puissances victorieuses, exigeant une révision totale de la paix, que les vainqueurs prétendaient leur imposer. Les Turcs ne luttaient plus pour garder telle ou telle province d'un empire décrépiti. Débarrassée de leur dynastie, ils suivaient un chef élu sur la base de ses mérites, et leur but n'était pas l'extension, mais la conservation de leur foyer national. Ce chef s'appelait Kemal Pacha et devait prendre plus tard le nom d'Atatürk, père des Turcs. Il connaissait l'Occident, saisissait le sens profond de la civilisation occidentale et savait quel chemin il fallait suivre pour s'y rallier, au lieu de se contenter de l'imiter.

Il n'avait séjourné que peu de temps en Occident, n'y ayant guère fait que quelques voyages, mais dans la mesure de ses forces, il s'était assimilé sa civilisation et pouvait, à la différence des hommes d'Etat du Tanzimat, s'engager courageusement sur la voie de la totale européanisation, laquelle, pour lui, allait bien au delà d'une imitation superficielle de la supériorité technique de l'Occident. Le but auquel il prétendait conduire son peuple était à la fois occidental et national.

Pour le nouvel Etat turc fondé à l'intérieur de ses frontières nationales, à la suite de la lutte poursuivie contre l'Occident impérialiste, la forme républicaine purement occidentale fut choisie. Après l'issue victorieuse de cette lutte, la haine, qui s'était implantée dans le cœur des peuples orientaux comme une relique de l'ère impérialiste, fut éliminée consciemment et prudemment, mais entièrement de la conscience nationale du peuple turc. C'est pourquoi, aujourd'hui on ne trouve chez le peuple turc pas la moindre trace des sentiments qui dominent chez ses voisins et contribuent même parfois plus que tous autres facteurs, à les jeter dans les bras des puissances communistes.

Alors Atatürk commença par rapprocher le peuple turc, extérieurement mais de façon radicale, de la civilisation occidentale: comme coiffure le chapeau et la casquette furent imposés, de même que le costume occidental. Pour apprécier cette mesure à sa juste valeur il faut tenir présent à l'esprit le fait que le couvre-chef avait assumé dans l'empire Ottoman un sens vraiment capital: à sa coiffure, on distinguait de prime abord le musulman du non-musulman; le fonctionnaire de l'ecclésiastique, disons plutôt de l'homme de mosquées; l'artisan du paysan. Au début de l'ère du Tanzimat, le port du fez rouge, plus tard promu à la dignité de coiffure nationale, indiquait l'appartenance au mouvement progressiste.

La réforme du costume et du couvre-chef une fois accomplie, Atatürk passa à l'européanisation de la législation. Au cours de la période précédente on avait adapté de préférence les codes français, tout en essayant de régler la vie civile en particulier, comme nous l'avons signalé plus haut, selon les préceptes de la législation musulmane de jadis. C'est ainsi que l'empire Ottoman, particulièrement en ce qui concerne le droit personnel et familial, n'avait possédé aucune législation applicable à tous ses sujets. En conséquence, les sujets ottomans non-musulmans étaient soumis à des règles spéciales particulièrement dans ce domaine. Il n'existait pas de solidarité. Atatürk substitua aux codes en partie empruntés à la France et en partie fondés sur les préceptes islamiques de nouveaux codes importés d'Occident. De cette façon furent successivement introduits en Turquie le code civil suisse, le code commercial allemand et la procédure pénale du même pays, le code pénal italien et la pro-

cédure civile du canton suisse de Neuchâtel; tandis que le droit administratif demeurerait, comme par le passé, fidèle au modèle français. Ces emprunts faits aux différents pays occidentaux n'étaient pas aussi arbitraire qu'il pourrait sembler de prime abord. Avant tout, on avait essayé de choisir le meilleur dans chaque domaine. Ensuite, Atatürk, par cet éclectisme législatif, voulait montrer qu'il n'y avait pas dans ce domaine une France, une Allemagne ou une Italie à imiter, mais bien une législation occidentale à adapter. Au point de vue de la législation, on voulait éviter de tomber sous l'influence d'un pays particulier, mais on se soumettait délibérément à l'influence occidentale. Travaillant sur ces codes et les appliquant, les juristes, juges et législateurs turcs devaient élaborer une législation turco-occidentale adaptée à la structure juridique du pays.

Après la réforme juridique, l'alphabet arabe en usage chez les Turcs depuis près de neuf siècles, mais mal adapté à la phonétique turque, fut aboli et remplacé par un alphabet latin, beaucoup plus simple et exprimant de façon plus satisfaisante les sons de la langue Turque. Par là le pont spirituel reliant les Turcs à l'Orient des Arabes et des Iraniens était rompu, et un pont neuf et solide jeté vers l'ensemble des peuples occidentaux. En outre, en vertu de l'article 87 de la constitution de 1924, la fréquentation de l'école primaire était obligatoire pour tous les Turcs. Par l'adoption des caractères latins en 1928, cet article acquit un sens nouveau: à un peuple composé en majeure partie d'illettrés -plus de quatre-vingt-dix pour cent- il était malaisé d'expliquer l'Occident. C'est pourquoi une guerre sans merci fut déclarée à l'ignorance. L'ennemi n'est pas encore vaincu, mais la victoire finale est assurée.

Grâce à l'adoption des nouveaux codes et à celle du vote féminin en 1934, l'émancipation des femmes était accomplie. Tous les domaines de la vie économique et spirituelle s'ouvraient aux femmes, et celles-ci commencèrent à jouer dans la vie nationale le rôle qui leur revient de droit.

Or, voici le premier pas véritable vers l'acquisition de la civilisation occidentale: on commença de traduire en série les classiques anciens et modernes en langue turque. Désormais les Turcs sans culture linguistique pourraient prendre connaissance des trésors spirituels de l'Occident et les comprendre dans

leur langue maternelle. De même on commença à rédiger une encyclopédie turque pour rendre la science occidentale accessible même aux profanes. Un conservatoire fut fondé à Ankara : bientôt les éléments qui s'y formèrent permirent de fonder plusieurs théâtres et un opéra nationaux où l'on donne des pièces ou des opéras turcs ou européens.

Dans les universités déjà existantes ou nouvellement fondées on se mit au travail, d'abord avec l'aide d'aide d'enseignants occidentaux, ensuite indépendamment, et la voix de la science turque put se faire entendre en Occident.

Atatürk, après plusieurs tentatives malheureuses, s'était vu contraint de s'en tenir au système à parti unique, afin de réaliser à temps ses projets de rénovation. En 1945-6, de nouveaux partis naquirent, ouvrant à la Turquie la voie de la véritable démocratie, voie épineuse, où elle esquisse actuellement ses premiers pas.

L'économie, à son tour, adopta des méthodes européennes. La première pierre de l'industrialisation fut posée. Les systèmes d'irrigation et les centrales électriques promettent de jouer bientôt un rôle de premier plan dans la vie économique du pays.

* * *

La Turquie s'étend entre l'Asie et l'Europe, le long de la frontière qui sépare ces deux continents. Au cours de l'histoire, elle a toujours été un lieu de passage, un pont entre les deux continents. Son territoire est, à proprement parler, le berceau de l'hellénisme, le centre où se sont combinés l'esprit grec, c'est à dire occidental, avec des éléments orientaux, fusion féconde d'où est sortie une discipline intellectuelle et morale de caractère universel. La Turquie d'aujourd'hui est consciente de sa position géographique : quoiqu'elle ne soit pas encore complètement occidentalisée, elle ne laisse pas de se sentir solidaire de la destinée des peuples occidentaux. En dépit de ses institutions occidentales, de son écriture latine, de ses traductions d'oeuvres classiques, de ses théâtres et de son opéra, encore unique il est vrai, de ses femmes émancipées et de son système démocratique, on ne saurait prétendre encore que la Turquie fasse partie de la communauté spirituelle de l'Occident. Mais elle se trouve, pour rep-

rendre l'heureuse formule qui sert de titre au précieux livre du **docteur von Rummel**, géographiquement et spirituellement aussi, "sur le chemin de l'Europe". Or il convient ici de rappeler qu'en turc "Europe est synonyme d'Occident".